

INTERNATIONAL AFRICAN INSTITUTE
210 High Holborn
LONDON, WC1V 7 BW

CENTRE NIGERIEN DE RECHERCHES
EN SCIENCES HUMAINES
BP 318 NIAMEY Niger

TREIZIEME SEMINAIRE INTERNATIONAL AFRICAIN

sur

LES SOCIETES PASTORALES EN AFRIQUE TROPICALE

TRADITION ET DEVELOPPEMENT

(Niamey, Niger, 13-21 Décembre 1972)

SUR TROIS RESSORTS DU COMPORTEMENT PEUL

par René Dognin

Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M.

Les sociétés peul du Cameroun présentent une grande variété de modes d'organisation sociale. La typologie la plus simple les range entre deux tendances extrêmes, que j'appellerai "Peul de brousse" et "Peul villageois".

Ces sociétés ne sont pas fermées : les Peul de brousse intègrent des éléments hétérogènes dans leurs "groupes d'affiliation lignagère"; et les Peul villageois, jouissant d'un statut de prestige, entraînent l'adhésion, et bientôt l'intégration, de nombreux éléments ethniquement et culturellement étrangers.

Le pôle "Peul de brousse" est une introduction à la culture peul, pour des gens qui ne l'ont jamais vécue, ou chez qui elle s'est altérée. C'est surtout sur cette tendance que j'insisterai, puisque aussi bien ce séminaire porte sur les problèmes du pastoralisme nomade.

A l'observateur étranger, le monde pastoral paraît clos, ésotérique, entouré de barrières à destination tant interne qu'externe. Cependant, il existe certaines "clés", qui permettraient de mieux comprendre la dynamique des comportements peul. C'est à trois d'entre elles que cette communication est consacrée : l'idéologie de la barka, le narcissisme et l'envie.

L'idéologie de la barka

Si je traite en premier lieu de la barka, c'est que les Peul y renvoient constamment dans leurs propos, les plus banals comme les plus solennels, au point qu'elle apparaît comme une idée-force qui inspire représentations et institutions. Il faut accorder toute son attention à ce mot usé par son cousinage avec le mot arabe "baraka", tant il passe inaperçu à force de présence dans la conversation courante.

barka et "baraka"

Le mot arabe "baraka" peut se définir comme une qualité de l'être, foncièrement bénéfique, qui se transmet en ligne directe depuis le Prophète jusqu'à ses descendants, pour s'attacher, par dérivation de sens, au pouvoir temporel.

La barka (1) des Peul de brousse est le pouvoir qu'a un être humain de transmettre à ses descendants, accru, le patrimoine qu'il a lui-même reçu, tant en hommes qu'en vaches et en expérience.

Les deux termes connotent une idée de transmission, transmission d'un pouvoir d'essence divine chez les Arabes, et transmission d'un patrimoine chez les pasteurs peul. La différence tient à la source de ce qui est transmis, unique ou plurale. Chez les Arabes, ce pouvoir sacré se transmet directement par simple filiation à partir du Prophète. Chez les Peul, il n'y a pas de référence au Prophète, mais à des hommes dont l'importance dans le lignage s'est mesurée à l'aune de ce qu'ils ont pu transmettre à leurs descendants. Cette chaîne de la barka peut donc être rompue au niveau d'un maillon moins résistant, puis recréée à un autre, et finalement, ce sont ces gens-là, ceux "qui ont de la barka," qui donnent leur nom aux maisons" (cuuDi) après avoir imprimé leur marque sur le lignage (2).

Ce pouvoir gagne en intensité s'il est concentré sous un seul "chef" (au sens de "tête"). Il se matérialise dans une "personnalité". Par contre, il perd de sa force en étant divulgué, tout comme un billet de sweepstake rapporte moins d'avoir été misé sur un favori. On saisit là un des traits par lesquels la culture peul se ferme au monde.

L'idéal endogamique

Dans le domaine des alliances matrimoniales, la barka commande l'endogamie au groupe, ou du moins, elle la recommande. Pour un Peul de brousse, contracter une union avec des femmes qui ne font pas partie de son groupe de lignages, c'est courir le risque d'abaisser notablement la barka de son ménage, et si sa descendance ou son bétail ne prospèrent pas comme il l'espérait, il en verra la cause dans la diminution de ce pouvoir, qui sanctionne son manquement aux règles de la pulaaku (3).

(1) Ce mot est communément traduit par "chance", "fortune".

(2) Je reviendrai sur cette caractéristique de la barka peul en traitant du narcissisme.

(3) La pulaaku ou fulfulde est l'ensemble des règles de conduite auxquelles un Peul doit se conformer sous peine de perdre sa barka. Ce code n'est pas unique, mais varie avec la localisation et l'organisation sociale des groupes.

Cependant, l'étude de la parenté révèle que, par familles entières, des non-Peul, ou à tout le moins, des gens qui n'étaient pas auparavant des Peul de brousse, s'intègrent à des groupes de pasteurs, et finissent par s'y fondre au bout d'un certain nombre de générations, les appellations lignagères étant le moins sûr des repères en ce domaine. Cette absorption d'éléments étrangers a suscité un type particulier d'institution, sorte de "mécanisme de défense" social, qui permet à l'idéologie de la barka et au phénotype peul (1) de subsister sans dommages graves.

Tous les groupes lignagers de Peul de brousse, que j'appelle "groupes d'affiliation lignagère" (G.A.L.), comportent ces institutions de sélection réservées à la jeunesse, par le biais desquelles s'intègrent peu à peu au G.A.L. des éléments hétérogènes, sans que la culture de ce groupe en soit notablement modifiée.

Elles consistent à rassembler pendant plusieurs jours, selon une périodicité variable, les lignages qui constituent un G.A.L. Les jeunes gens se livrent alors à des danses, qui sont autant de joutes phénotypiques, au cours desquelles sont délivrés aux garçons, par leurs congénères et par les filles, de véritables certificats de virilité. Les vedettes sont en même temps les hommes les plus recherchés par les femmes, alors que les autres, qui ont subi ces épreuves avec moins de succès, sont plus ou moins écartés de la compétition amoureuse. En l'espace de quelques générations, ces institutions ont pour résultat de faire resurgir, ou de perpétuer, le phénotype peul, à partir d'un matériel humain relativement hétérogène.

Elles permettent à ces groupes d'observer formellement l'idéal endogamique imposé par la barka, tout en intégrant des éléments étrangers dont la descendance sera soigneusement sélectionnée.

La barka et le troupeau

Si la barka impose des restrictions dans le domaine humain des alliances matrimoniales, elle concourt également à faire du troupeau un ensemble clos et distinct. La symbiose pastorale Peul/zébus s'établit au niveau intermédiaire des trois relations possibles hommes/bétail : zoolâtrie, où l'animal est divinisé ; zoophilie, où l'animal est humanisé ; zootechnie, où l'animal est instrumentalisé. Dans toutes les représentations peul, le bovin est le nourricier, le compagnon, le bienfaiteur, l'ami, une image du pasteur. Les intérêts des hommes et ceux des vaches sont si convergents, les orientations affectives si mutuelles, qu'ils concourent à former une structure centripète, où les dynamismes des uns sont toujours fonction de ceux des autres, comme dans une chaîne de causalités réciproques.

Aux institutions de sélection chez les hommes répondent des modalités de sélection du bétail.

(1) "Phénotype" signifie ici : ensemble bio-culturel de caractères individuels, morphologiques et psychologiques.

Une conformation d'animal est choisie, à la suite d'un revers, ou bien héritée, gardée, et puis transmise, parce que le troupeau prospère. Ensuite, par élimination progressive des produits non conformes de ces vaches-souche, les pasteurs parviennent très vite à obtenir un troupeau à caractéristiques homogènes, à partir d'éléments hétérogènes. La sélection des produits en vue d'un phénotype bovin, porte non seulement sur la couleur de la robe et d'autres traits morphologiques comme le cornage, la taille du fanon et du nombril, l'aspect général, mais également sur les qualités de marcheur, l'indépendance de caractère, la façon de se conduire au pâturage, la lactation, la reproduction, etc.. Chaque groupe bovin va être déterminé suivant des modalités de ce genre, et parviendra très rapidement à constituer un troupeau homogène, les générations bovines étant incomparablement plus rapprochées que les générations humaines.

Au Cameroun, on ne rencontre de troupeau dont la conformation répond ainsi à un phénotype général que dans les groupes suffisamment riches pour pouvoir se permettre de pratiquer une sélection qui n'a d'avantage que pour l'esprit. Le plus souvent, c'est à des troupeaux hétérogènes qu'on a affaire, où la race "mbororodji" grandes vaches à lourde charpente osseuse et à grand cornage en lyre, est mélangée de bétail "goudâli", vaches des Peul villageois, à squelette plus fragile, petites cornes, meilleures lactation et conformation bouchère. Soit, parce que ces Peul de brousse n'ont pas les moyens de se débarrasser des animaux non conformes à l'idéal qu'ils se sont proposés (besoins du groupe humain excédant les produits du troupeau) ; soit, parce qu'il s'agit, au contraire, de très riches propriétaires, complètement acquis aux vues de la technologie vétérinaire moderne, et qui ont accepté de faire passer à l'arrière-plan de leurs préoccupations les impératifs traditionnels de la barka. Cependant, même chez ceux-là, ce sont des troupeaux de castrés à robe homogène (tout blancs, ou même tout noirs) qu'ils chercheront de préférence à constituer pour les confier à des bouviers salariés. Je dirai plus loin comment cette recherche de l'homogénéité relève chez le pasteur peul d'une quête plus générale de l'image "pleine", inentamée, qu'il veut avoir de lui-même.

Il suffit d'avoir séjourné quelques semaines dans un campement de Peul de brousse pour savoir qu'une vache "mbororodji" à robe rouge peut donner naissance à une vache d'apparence "goudâli" à robe bariolée et à petit cornage. La façon même dont sont nommés ces animaux, par lignées, d'après le nom d'un ancêtre maternel reconnu et situé dans un patrimoine, révèle, en même temps que les non-conformités mère/enfants (une vache noire pourra s'appeler "Blanchette" quoique sa mère soit de robe rouge, parce que la mère de celle-ci, au moment de son introduction dans le troupeau, s'appelait ainsi), la préoccupation de rattacher, au moins nominalement, des animaux dissemblables à un ancêtre qui a marqué le troupeau, par son arrivée et sa fécondité, d'un sceau bénéfique.

On saisit mieux, à présent, les réticences des pasteurs peul à mêler leurs troupeaux, soit aux abords des parcs vétérinaires et des bains détiquteurs, soit aux points d'abreuvement, soit, d'une manière générale, à un pâturage donné : plusieurs barka différentes risquent ainsi d'interférer, et, la barka étant une sorte de pouvoir, de s'annuler réciproquement, ou du moins de sortir entamées de cette confrontation. Cette crainte est si forte chez les Peul de brousse, alors qu'elle laisse les Peul villageois indifférents, qu'ils préfèrent souvent quitter un territoire de pâturages, s'ils pensent en trouver un autre où la promiscuité sera moins grande, que d'affronter ce risque. Mais il y a beau temps que les terres vierges n'existent plus au Cameroun.

Le signe de la barka

Le signe de la barka, chez les Peul de brousse, c'est le bovidé, la vache, le troupeau (1). Un homme "qui n'a pas de barka" est un homme dont le troupeau périclite, dont les enfants sont obligés de quitter la condition de Peul libre et de devenir, par exemple, des bouviers salariés, ou même d'abandonner complètement la vie pastorale. Le choix primordial pour les pasteurs peul, c'est ce type d'animal qu'ils ont décidé d'élever, et ce choix va déterminer d'autres choix harmoniques qui vont marquer son mode d'être.

Aux yeux des Peul, les bovidés, scientifiquement classés comme mammifères ongulés artiodactyles ruminants, se distinguent avant toute chose par la forme de leur sabot fendu en deux doigts, et l'empreinte caractéristique que celui-ci laisse dans le sol, une dépression circulaire qu'une saillie partage en deux. Cette image que les pasteurs ont constamment sous les yeux, a quitté peu à peu les zones conscientes de l'appareil psychique pour animer en profondeur un grand nombre de représentations. On pourrait l'appeler "la marque de la fente". Elle est devenue le signe bénéfique par excellence, celui que les pasteurs répètent sans se lasser sur eux-mêmes, sur leur bétail et sur leurs objets.

De façon plus générale, l'empreinte du sabot fendu a fourni un schéma protecteur, celui de deux masses disposées de part et d'autre d'un axe, telle une hyperbole, qui constitue un élément déterminant dans la reproduction du phénotype peul, dans la maîtrise de l'espace, et dans le choix, entre mille autres, de traits qui concourent à la spécificité de cette culture. De façon globale, c'est le troupeau qui, par le biais de ses déplacements, détermine une certaine structure du temps, rythmé par les jours favorables ou non aux changements de campement, c'est lui, encore, qui introduit l'homme dans l'univers, c'est-à-dire la brousse, l'y protège, et enfin, règle ses rapports avec les autres hommes en lui fournissant une certaine idée de la liberté.

o

o o

Pour nous, la "fortune" est l'ombre de la réussite. Pour les Peul, c'est la réussite qui est l'ombre de la "fortune". Ils croient, ou veulent croire, qu'elle s'obtient par l'observance de certaines pratiques dont le secret est détenu par ceux qu'elle favorise visiblement. Ces derniers le croient aussi, mais répugnent à communiquer les recettes auxquelles ils devraient leur "fortune" à autrui, de peur que celles-ci, divulguées, ne perdent une partie de leur pouvoir, ou ne deviennent vulnérables à des contre-pratiques inspirées par l'envie. Seule, l'intimité avec le détenteur de la barka pourra faire pénétrer certains de ses secrets, et, de toutes façons, être bénéfique par simple contact.

Ces pratiques se conforment à certaines règles générales, à partir desquelles l'individu brode librement en s'inspirant de ce que je ne peux faire autrement que d'appeler son "sens poétique". Un père peut transmettre à son fils des pratiques sur lesquelles il a lui-même laissé sa marque, ce dernier les recueillera sans y rien changer, ou bien les enrichira de trouvailles de son cru, à tel point qu'elles en deviendront méconnaissables.

(1) Chez les Peul villageois, le représentant de la barka est l'Islam, par quoi passent liberté individuelle et pouvoir temporel.

Règles générales et touches personnelles ont en commun d'être basées sur le principe de "l'image" (mbeelu).

Par exemple, en ce qui concerne les règles générales, c'est-à-dire le fonds d'idées commun à tous les individus qui appartiennent à la même culture, le représentant de base de la barka étant le bovidé, le végétal favori, celui qui participera à tous les rituels destinés à fortifier ou accroître la barka, sera le barkehi, ou "arbre de barka" (*Piliostigma thomningii*), parce que ses feuilles reproduisent exactement une empreinte de bovidé.

Le narcissisme

Dans cette communication, je me suis proposé de mettre en valeur trois traits de la culture peul, qui rendent lisibles une grande part des comportements et des institutions : l'idéologie de la barka, dont je viens de parler, le narcissisme, comme mode de fonctionnement psychique, et l'envie, comme mode de relations interpersonnelles.

Je ne crois pas pour autant que le désir de transmettre à ses enfants un patrimoine accru, l'amour de soi ou le dépit angoissant de ne pas posséder un attribut de l'autre, constituent des traits spécifiques de la culture peul : ils sont universels. Mais ils se présentent chez les Peul avec une telle insistance et dans un tel dépouillement, que les passer sous silence, comme choses allant de soi, ferait courir le risque de ne pas comprendre les valeurs importantes du monde peul qui en sont issues.

Si le narcissisme et l'envie ont acquis une certaine valeur opératoire en psychanalyse (1), ce ne sont pas des concepts familiers aux anthropologues. Aussi, est-ce à une approche phénoménologique que je vais laisser le soin de préciser leur valeur sociologique, après une brève définition liminaire empruntée à la psychologie freudienne.

Je définirai le narcissisme (2) comme maintien d'un mode d'être, ayant ses racines dans un vécu antérieur à la constitution d'un moi, opposé à un monde extérieur ; "dont la vie intra-utérine serait l'archétype" ; marqué par des sentiments de complétude, d'autonomie et de toute-puissance. L'image qui représente cette "intégrité narcissique" dans l'inconscient est le Phallus.

Le narcissisme dans l'éducation peul

Tout ce qui peut entamer l'image du moi autonome, comme l'état d'obéissance, de dépendance, de sujétion, est ressenti de façon très vulnérante par les Peul. L'humiliation (laftaare) est l'épreuve qu'ils redoutent le plus d'affronter. La plus sûre façon de couper les ponts avec quelqu'un est encore de l'humilier, l'obligeant ainsi à fuir qui lui porte de telles blessures. En même temps, la "blessure d'amour propre" est le type de frustration à quoi expose couramment la vie quotidienne.

(1) Cf l'oeuvre de FREUD. Pour le narcissisme, LACAN et GRUNBERGER. Pour l'envie, KLEIN et ROHEIM.

(2) En m'appuyant sur LAPLANCHE, J. et PONTALIS, J.-B., "Vocabulaire de la psychanalyse", 1968, P.U.F., PARIS ; et GRUNBERGER, Dr. B., "Le narcissisme", 1971, Payot, PARIS ; que je cite.

Toute forme d'éducation suppose de la part de celui qui en bénéficie une certaine capacité à supporter les frustrations. L'éducation d'un enfant peut ne faire pas exception à la règle. Aussi la mère inculque-t-elle de bonne heure à son enfant une technique qui lui rendra supportable une certaine dose d'humiliations, tout en l'habituant à ne pas en infliger aux autres : sey o nangita hoore mum, "il doit retenir sa tête" (la tête représentant ici le corps tout entier). Cette technique à double effet s'appelle munyal, "flegme", "self control" (1). Défense narcissique, elle permet d'absorber un certain contingent de frustrations sans pour cela perdre le contrôle de soi : c jey'ay hoore mum, "il ne possède plus sa tête" (même sens général que plus haut), s'applique aussi bien à celui chez qui les humiliations provoquent un état d'abattement ou de colère, qu'à celui qui inflige des humiliations parce qu'il est en colère. Munyal est une technique spirituelle pour supporter les agressions de l'entourage immédiat, des puissants et du sort.

Par son autorité, le père est celui des parents qui menace le plus l'autonomie de l'enfant. Aussi est-il de sa part l'objet d'évitements considérables sans commune mesure avec les attitudes réservées aux autres membres de la famille. Si le recours aux châtiments corporels est fréquent (coups de fouet ou de bâton auxquels l'enfant se dérobe agilement), la punition la plus sévère pour sanctionner la faute la plus grave, le vol, consiste à feindre, un certain temps, que l'enfant n'existe plus, ainsi que l'exprime cette menace : min laarama bee gite, "nous te regarderons avec les yeux" (sous-entendu "comme une simple chose"), qui se comprend par référence à un jeu de mots : min laarama bee yiide, " nous te regarderons avec amour".

Ce simulacre d'abandon, ce rejet provisoire de la cellule familiale, nous le retrouvons autrefois, mais à l'échelle du groupe, lorsqu'il s'agissait de sanctionner la même faute chez un adulte. REED (2) nous dit que, chez les Wôdâbé du Bernou, le laamiido laawol pulaaku, "chef de la voie peul", exilait en brousse pour une période allant jusqu'à deux ans l'auteur d'un vol, "considéré comme le plus grave des manquements au code moral peul". Personne ne devait le recueillir, ni lui parler, et il ne devait approcher personne. Il restait à l'écart de son campement, et sa nourriture était chaque jour déposée pour lui sous un buisson.

Ce jeu de l'abandon a une portée pédagogique terrible, parce qu'il ravive l'angoisse archaïque de l'enfant d'être abandonné par sa mère. Avec elle, il est TOUT, sans elle, il est néantisé. Ce qui est grave pour l'enfant, c'est de ne plus exister, ou de le croire d'après le regard chosifiant de ses parents : ainsi est entamée l'image de soi, pleine et entière, qu'il veut garder de lui pour revivre la sérénité de la dyade primordiale.

Ce type de punition fait partie de cet apprentissage de la munyal, au cours duquel l'enfant devra trouver en lui les ressources qui lui permettent de supporter la néantisation, sans crainte ni tremblement.

(1) Généralement traduit par "patience".

(2) in "Notes on Some Fulani Tribes and Customs", Africa, V, 4, 1932, Londres, p. 429

L'intégrité de l'image de soi

Sa vie durant, l'individu va s'efforcer d'acquérir et de présenter aux autres une image de soi pleine et inentamée. Au regard de cet achèvement, ce sont les années de l'adolescence qui comptent le plus, comme une répétition des premières années de l'enfance.

Le soro est l'institution de sélection du G.A.L. des Morobé ("ceux qui se tressent les cheveux"), centré sur Yola. Les garçons y "entrent", comme on "entre dans la vie", vers le début de la puberté, pour en sortir à la fin de l'adolescence, vers 23/25 ans. Cette longue période, qui peut couvrir le tiers de leur moyenne de vie, est jalonnée de réunions d'importance variable (appelées aussi soro), auxquelles les jeunes gens se préparent dans l'intervalle, en même temps qu'ils se livrent aux tâches pastorales.

Le principe du soro consiste à recevoir imperturbablement sur le torse deux coups de bâton administrés avec force par un adversaire de même âge, appartenant à un lignage déterminé, avec lequel il n'existe pas, pour le moment, d'alliances matrimoniales. Dans une deuxième partie, les battus battent à leur tour ceux qui les ont battus à leur arrivée, dans un va-et-vient qui rappelle l'image spéculaire, réciproque que la culture peut nous rendre familière.

Au niveau individuel, le soro permet à un adolescent d'affirmer publiquement qu'il est un adulte, capable de succéder à son père. Au cours des années de soro, le garçon se dépouille progressivement de l'enfant qu'il était, "pénis de sa mère" (hallee inna ma, "mauvais de ta mère", ici "mauvais" = pénis, injure de soro lancée par les filles supporteurs de l'équipe adverse), pour recevoir le Phallus, c'est-à-dire, prouver qu'il est un adulte, capable de procréer comme son père, "il est comme son père". (ba baaba maako, louange de soro lancée par les filles aux garçons de l'équipe dont elles sont les supporteurs). Ce rituel n'est autre qu'un adoubement, dont les parrains seraient les propres compagnons d'âge du postulant.

Au niveau sociologique, ce n'est plus la réussite du passage de l'ambiguïté enfantine à l'orientation sexuelle adulte qui compte, mais la plus ou moins grande "qualité" des postulants. Les garçons qui n'ont pas subi à leur honneur les épreuves du soro, sont "disqualifiés", ce qui équivaut à une sorte de castration imaginaire, mais "réelle" quant à ses résultats. Un classement s'opère, qui favorise, dans la procréation, les individus les plus doués sur le plan phénotypique. Ce sont aussi ceux-là qui sont les plus battus et qui battent le plus, car battre un camarade d'âge, c'est lui faire honneur, c'est lui décerner un certificat de "foulanité".

Pendant le soro, tous les yeux se portent sur celui qui reçoit les coups, et non sur celui qui le bat. Le garçon qui est battu, et il peut l'être successivement par une dizaine ou une quinzaine d'antagonistes, s'efforce de supporter les chocs et la douleur en conservant une totale impassibilité. Debout, il s'est figé dans une attitude extra-ordinaire, les jambes croisées au niveau du genou, le torse érigé, les bras auréolant la tête. De la ceinture jusqu'aux pieds, son corps est recouvert d'ornements rutilants, pantalons et pagnes brodés, kilts de cuir ornés de chaînes, ceintures d'amulettes. Sa coiffure est celle d'un dieu. Il renverse la tête pour s'absorber dans la contemplation de son image que lui renvoie un miroir attaché à un sabre, qu'il maintient à bout de bras.

Dans cette épreuve douloureuse, l'adolescent présente aux autres, de tout son corps tendu, paré, indifférent, cette image phallique, symbole de la Vie, qui est le représentant du narcissisme dans l'inconscient. Il éprouve par la souffrance sa finitude, et accepte de renoncer à la toute-puissance imaginaire de l'enfant, en devenant un géniteur comme son père.

A la fin du cycle du soro, il sera tondu et portera un bonnet, il laissera ses ornements et ses vêtements brodés à un petit frère, il ne jouira plus du préjugé favorable des jeunes filles. Il accepte de déposer les signes les plus manifestes de son estime de soi. Il a les plus belles années de son existence derrière lui.

o
o o

Dans cette vie adulte, il va s'efforcer de maintenir et confirmer cette image de soi pleine et inentamée qu'il désire avoir de lui et proposer aux autres. L'idéologie de la barka lui permet d'imprimer sa marque personnelle sur le chaînon de lignage qu'il actualise. Car il n'y a pas de régularité, ni de progression, dans la façon dont les individus d'un lignage donné peuvent jouir des faveurs de la barka. Un homme retirera une grande satisfaction narcissique d'avoir de la barka, car il se distinguera ainsi, non seulement de ses contemporains, moins doués que lui, mais de ses ascendants.

Le troupeau représente pour le peul une partie de lui-même, une partie de son moi, et c'est en même temps une des images de la mère bonne. Comme ils souhaitent présenter d'eux-mêmes une image inentamée, les Peul désirent que leurs troupeaux présentent une image homogène, ce qu'ils obtiennent par sélection, comme je l'ai montré précédemment, en s'efforçant de réaliser l'unité chromatique et morphologique de leur bétail. Ils reculeront toujours devant la nécessité d'"entamer" ce troupeau, parce que ce serait "entamer" leur propre moi. D'où les dérobades devant l'impôt, les abattages d'animaux malades et les techniques "rationnelles" d'élevage, qui mettent davantage l'accent sur la qualité que sur la quantité.

Les abattages de bétail à des moments rituels, réunions pour les donations du nom, mariages formels et réels, ou bien lors du déroulement des institutions de sélection dans certains G.A.L. (comme le geerewol), sont de véritables Sacrifices auxquels tout le monde doit participer. Ces abattages, qui ont pour résultat pratique la consommation d'une grande quantité de viande par les participants, sont des sacrifices dont la responsabilité doit être partagée par tout le groupe. Il n'est d'ailleurs que de voir la façon dont un propriétaire choisit dans son troupeau l'animal qui doit être sacrifié, pour comprendre à quel point il a conscience, en entamant son troupeau, d'augmenter ou de diminuer sa propre image de soi. Deux apports narcissiques luttent dans son esprit : la complétude du troupeau, et l'estime d'autrui. Il voudrait faire égorger une vieille vache, et qu'en même temps, les autres apprécient sa générosité. Tous les membres de sa famille se récrient, et finalement, le choix se portera sur un jeune castré, bien gras. Le propriétaire se plie à contre-cœur à ces corrections, mais il sait bien qu'il payerait d'un entamement de lui-même la présentation d'une vache maigre : mystérieuse transmutation entre les hommes et le bétail, où ce dernier paye de sa vie un accroissement de l'image de soi des premiers.

Auto-engendrement, autonomie.

Les versions orientales du mythe du bouvier primordial peuvent se résumer ainsi :

- Un enfant est abandonné dans la brousse par ses parents villageois.
- Au bord d'un fleuve, il rencontre un génie bienveillant qui lui permet de l'aider à vivre en brousse, à condition qu'il s'éloigne de l'eau sans se retourner. L'enfant obéit, et derrière lui, les premières vaches sortent de l'eau.
- N'y tenant plus, il se retourne, et les vaches cessent d'émerger. L'enfant s'en ira avec celles qui étaient déjà sorties de l'eau, et vivra de leur lait. "C'est pour cela que les Peul n'ont pas de plus grands troupeaux."

Je distinguerai dans ce mythe au moins trois thèmes narcissiques. Et d'abord, celui de l'abandon par les parents, que l'enfant retourne à son avantage en niant leur rôle. Puis, le thème narcissique de l'auto-engendrement : de sa propre image qui lui apparaît dans le fleuve (le génie), vont naître sa vie même et la croissance de son moi (le troupeau). Enfin, un thème qui oppose le narcissisme à la réalité : la marche sans fin de l'enfant devant le troupeau imaginé, illimité, porte en elle l'accomplissement du narcissisme dans la folie. Il est temps de se retourner, et de conférer par le regard une existence à ce troupeau, en payant de ses limites le prix de sa réalité.

Comme le soro, ce mythe montre qu'un coup d'arrêt doit être porté au narcissisme ; que, pour l'individu comme pour le troupeau, des limites doivent être admises (unisexualité, nombre fini de vaches), quitte à conférer par la suite à ces limites mêmes les attributs de la perfection. Cette constatation de l'incomplétude de la vie empêche le narcissisme peul d'être un narcissisme pathologique.

o
o o

Les Peul de brousse du Cameroun viennent souvent de régions situées plus au nord, où, au fur et à mesure que ses fils sont en âge de fonder un foyer, leur père doit leur partager son propre troupeau, réduit le plus souvent à passer ses derniers jours avec l'un d'eux, totalement dépossédé. Cette institution, que DUPIRE (1) a appelée "le préhéritage", donne à un jeune homme la possibilité de se séparer de son père, de ses oncles ou de ses frères, pour aller tenter sa chance dans un autre territoire de pâturages. Au Cameroun, où les groupes de Peul de brousse sont toujours plus ou moins en voie de "villageoisation", on assiste à une reconquête par le père de son autorité et du contrôle qu'il entend exercer sur le patrimoine jusqu'à un âge avancé. Ce mouvement de bascule, qui semble s'accompagner d'une augmentation de l'âge moyen du groupe, contribue à réduire les possibilités de segmentation.

(1) in "Peuls nomades". 1962. Institut d'Ethnologie, Paris, p. 182.

Dès qu'ils ont subi les épreuves des institutions de sélection, les jeunes gens, qui ont fondé entre temps leur propre foyer, sont capables de se détacher du tronc familial. En remontant dans l'histoire des lignages qui ont essaimé des représentants au Cameroun, on s'aperçoit que ces segmentations ont été très fréquentes, s'effectuant généralement par séparation de jeunes adultes à partir d'une cellule lignagère, et non par le déplacement collectif de tout le groupe.

Il y a toujours dans le coeur des adultes le secret espoir de fonder leur propre "maison" (suudu), et de léguer à leurs descendants une appellation lignagère qui ne tiendrait que d'eux-mêmes. Ces hommes qui sont extrêmement sourcilleux sur le chapitre de leur allégeance, aspirent à exercer une autorité, d'abord sur leur propre lignage, puis sur d'autres groupes plus vastes. Ce paradoxe explique, chez les Peul de brousse, la répartition quasi horizontale des statuts, qui peuvent être remis en question par un simple déplacement, un changement de pâturages, l'affiliation à un autre G.A.L.

Les processus d'agrégation et de désagrégation se poursuivent avec une extrême rapidité : on s'affilie à un groupe pendant quelques saisons des pluies, et on le quitte pour une autre formation et pour d'autres territoires de pâturages, dont on pense qu'ils pourraient présenter des avantages. La réalité quotidienne d'un campement tend à créer progressivement un état d'insatisfaction, donc d'angoisse, qui ne peut être apaisée que par l'idéalisation d'un "ailleurs", donc par un changement de camp. Les Peul expriment cette lassitude en disant : geDal am jinni, "ma part est finie!".

La migration vers des pâturages que l'on préfère ne pas connaître, - ici, la nouveauté est la béquille de l'imaginaire-, ou que l'on a connu autrefois, - et là, c'est la complaisance des souvenirs qui berce l'imaginaire -, est une aspiration narcissique à trouver le repos, la complétude, qui n'existent pas et ne peuvent exister dans la vie réelle.

Les symboles phalliques dans l'art populaire peul.

Chez les Peul de brousse, la simple lecture d'un plan de campement révèle des correspondances : il reproduit le schéma d'une empreinte de bovidé, ramassant dans un tout circulaire, hommes, femmes, bétail et Calebasses ; il dispose de part et d'autre d'une ligne médiane occupée par l'avenir du troupeau et du groupe - les veaux -, les hommes et leur bétail, les femmes et leurs Calebasses.

La marque de la fente, qui est le signe distinctif de l'empreinte de bovidé, se retrouve à la fois sur le bétail et sur les Calebasses. Sur le bétail, sous forme d'une entaille à l'oreille ; sur les Calebasses, sous celle d'une incision triangulaire qui en marque l'ombilic, et en fait une empreinte de vache, c'est-à-dire une vache. La collection de ces objets est, au niveau du symbole, le troupeau de la femme.

Le marquage des Calebasses ne s'en tient pas toujours à ce signe minimum. Sur nombre d'entre elles, la cuticule externe est envahie par un travail décoratif, actuellement vécu comme tel ("parce que c'est beau"), mais pleinement signifiant. Malgré des styles et des techniques très divers, la répétition de motifs qui appartiennent au même fonds d'inspiration, permet de distinguer un certain nombre de signes, que j'appellerai des symboles phalliques.

Qu'est-ce qu'un symbole phallique ?

Le Phallus est le représentant dans l'inconscient de la plénitude narcissique. Ni la virilité, ni la féminité n'en ont l'exclusive, mais il apparaît comme le plus absolu symbole du "flux vital en tant qu'il passe dans la génération"(1). Son image s'appuie sur celle de l'organe sexuel masculin, parce que le pénis est extérieur et visible.

On peut distinguer dans la culture peul au moins quatre types de symboles phalliques, selon qu'ils sont une image

- des organes sexuels masculins, symboles "directs" ;
- d'une représentation du pénis, symboles "indirects" (par exemple, la flèche, le serpent, le scorpion, la tête, les doigts, etc...) ;
- d'une représentation de l'hermaphrodisme, symboles "mixtes" (par exemple, le serpent, le scorpion, mais aussi tous les signes qui associent des symboles "masculins" -- linéaires ou réduits à un point - à des symboles "féminins" -- fermés ou creux -) ;
- enfin, de ce qui peut représenter, chez les Peul et eux seuls, la plénitude narcissique, symboles "spécifiques" (par exemple, l'empreinte de bovidé, ou le serpent qui représente à la fois la parole et l'objet le plus important d'un campement pastoral, la corde à veaux (daangul), qui traîne par terre en sinuant dans la journée.

On rencontre ces quatre types de symboles sous la forme explicite de signes tracés, gravés, brodés - cuticule des Calebasses, vêtements, peau du visage et des mains, murs, lits, sacs, boîtes, etc...-, ou sous la forme implicite d'attitudes ou d'objets - l'attitude de l'adolescent au soro, la forme en sablier du tambour préféré, qui sont toutes deux des images de la marque du bovidé ; la coiffure des femmes, qui imite le schéma de cette empreinte ; ou encore, la protection qu'apporte dans le domaine de l'envie l'usage d'objets qui sont eux-mêmes des symboles phalliques "directs", comme la vigne de Bakel (ceembal, *Cissus quadrangularis* Linn.).

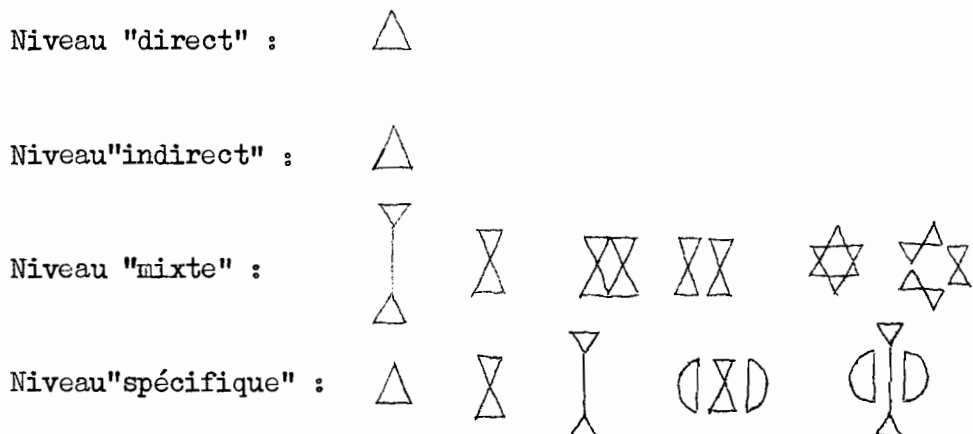


Je ne puis m'attarder dans le cadre trop restreint de cet exposé, sur ces symboles phalliques. Je dirai seulement quelques mots du plus important d'entre eux, le triangle, qui se présente comme le signe du bovidé.

Comme beaucoup d'autres symboles, ce signe est surdéterminé, c'est-à-dire qu'il est le dénominateur commun d'une grande quantité d'associations, la poignée d'un faisceau de représentations. A ce titre, il participe des quatre types de symbolisme que j'ai défini plus haut : il est "direct", "indirect", "mixte" et "spécifique". Ces participations, qui peuvent sembler contradictoires, sont le caractère de la surdétermination.

(1) Cf LACAN J., "La signification du phallus", in "Ecrits", 1966, Paris, p. 692.

Pour les Peul, il est le signe narcissique fondamental, symbole de la Complétude, de l'Inentamé. Au niveau symbolique que j'ai appelé, faute de mieux, "direct", il est une image phallique dont la base associative repose sur la trinité de ses sommets et leur correspondance somatique masculine. Au niveau "indirect", il est l'image de la tête de flèche. Au niveau "mixte", il est l'image parfaite de l'hermaphrodisme, c'est-à-dire de l'association, sous la forme d'une même figure inversée, du principe mâle - triangle au sommet pointé vers le ciel -, et du principe femelle - triangle au sommet pointé vers la terre -. Comme tel, il se présente sous quatre aspects différents : deux triangles en position inversée, dont les sommets opposés sont joints par une ligne droite ; deux triangles réunis par un de leurs sommets (le sablier) ; deux triangles superposés en position inversée, les sommets opposés de chacun reposant sur la base de l'autre ; et enfin, l'hexagramme. Au niveau "spécifique", il est le signe du bovidé dont l'empreinte est caractéristiquement fendue en deux portions égales. Ce signe se présente alors, soit sous la forme d'un simple triangle, pointe en bas, en fait, une "fente" (loomoodu) ; soit sous la forme du sablier ; soit sous celle des deux triangles en position inversée dont les deux sommets opposés sont joints par une ligne droite ; soit, enfin, sous une forme complète conjoignant un demi-cercle de part et d'autre des deux signes précédents.



La répétition obsédante, ou la présentation, d'images et de symboles phalliques répond à deux fonctions précises : imposer la toute-puissance magique du narcissisme, et ce faisant, défendre l'intégrité du moi contre l'envie.

L'envie

Si le narcissisme se fonde sur la toute-puissance, l'envie, elle, prend racine dans la "non-toute-puissance". Le premier implique une tension vers la conservation de l'intégrité du moi, la seconde s'efforce au contraire d'y porter atteinte. Face à une culture où le narcissisme semble inspirer un grand nombre de comportements, il faut s'attendre à trouver des modalités de relations interpersonnelles fortement colorées par l'envie.

L'envie est un sentiment archaïque consistant en une rage autodestructrice, un dépit angoissant de ne pas posséder un attribut, une qualité, perçu chez l'autre. Dans les meilleurs des cas, elle conduit à l'appropriation de l'objet désiré, sinon, à des efforts pour provoquer sa destruction (1).

C'est un mode de relations dans la mesure où le manque est révélé par l'apparition de l'autre. Elle est faille du narcissisme. Lourde d'agressivité, elle présente une menace pour l'individu et le groupe social, et inspire des conduites pour s'en protéger.

La jalousie, par contre, est un sentiment ontologiquement plus tardif. Elle puise sa force émotionnelle dans l'envie, mais fonde la rivalité en introduisant un troisième personnage, au moins imaginaire. Ce qui est envié ici, c'est Untel dans la relation privilégiée qu'il entretient avec une tierce personne (2).

Les médiateurs corporels de l'envie

Les médiateurs corporels de l'envie sont l'oeil, la parole - ou plutôt, comme disent les Peul, les yeux, les langues - et la main.

Chez les Peul, la signification exclusivement maléfique du regard et de la parole requiert une attention spéciale. Dans le langage courant occidental, il existe de "bons" et de "mauvais" regards, de "bonnes" et de "mauvaises" paroles. Bien que ces qualificatifs ne soient pas absents, on s'en doute, du vocabulaire peul, et qu'ils sachent fort bien faire le départ entre une intention bienveillante et une intention malveillante, le regard et la parole sont considérés comme une menace potentielle, qui expose à une réplique hostile celui qui les émet sans y prendre garde. C'est pourquoi, seuls les "grands" défieront regards et paroles, et s'en arrogeront l'usage ; les égaux mesureront soigneusement la portée des leurs ; et les faibles ne pourront éviter leurs effets en retour qu'en s'abstenant eux-mêmes d'en user.

L'étiquette peul du regard réserve l'apanage du regard dirigé aux personnages de statut supérieur et aux puissants, les chefs, les époux, les pères. Il est manière de s'opposer, de défier, de dire non. Le regard baissé est le lot des personnes de statut subalterne et des faibles, les femmes, les enfants, les serviteurs. Il est aveu de vulnérabilité, signe de merci, façon de dire oui. Entre gens de condition égale, on évite d'en abuser ; souvent,

(1) D'après KLEIN, un des prototypes de l'envie serait l'envie du bébé pour les seins de sa mère, premiers "objets partiels". Cf. KLEIN, M., "Envie et gratitude", 1968, Gallimard, Paris.

(2) Les Peul désignent l'envie par nganyaandi, et la jalousie par kaaajal. Pour les psychanalystes, le troisième personnage est, bien entendu, le père.

on le détourne, alors même qu'on échange des paroles. Car regarder, c'est s'exposer à être regardé en retour. Le regard dirigé, par là-même ressenti comme provocant, nie la peur du regard en retour. Il est du droit des "grands" : exposés à l'envie de par leur statut, ils savent s'en protéger. (1)

L'étiquette peul de la parole est aussi précise que celle du regard. L'usage autonome du Verbe, dans ses manifestations les plus agressives - ordre, question, contradiction - est réservé aux gens de condition supérieure, à charge pour ceux-ci de mesurer le volume de leur voix, quand ils ne doivent pas, tels certains chefs éminents, ne transmettre à l'interlocuteur qu'un écho assourdi de leur parole, à travers les répétitions d'un interprète faisant office de sas relationnel. Deux individus de statuts égaux excelleront à parler "sous la langue" (2), derrière le masque des expressions toutes faites ou proverbiales, dont il existe un fonds constamment renouvelé, qui rend possible l'expression des idées les plus contradictoires. La parole communique, mais aussi, elle crée toutes sortes de "doubles" à vie imaginaire, sur lesquels pourrait s'exercer une action néfaste inspirée par l'envie : parler de quelqu'un, c'est faire exister à son insu une image vulnérable de lui (3). Quant aux personnes de statut subalterne, l'exercice de la parole leur est tout simplement refusé. Il leur est seulement loisible d'acquiescer, d'accepter, quittes à mener leur action en contradiction avec cet accord imposé, mais en conformité avec leur volonté.

La main ne fait office de médiateur corporel qu'en prêtant sa fonction de préhension aux yeux "qui prennent", aux langues "qui prennent". Mais dans le domaine de la sorcellerie, on dit parfois de quelqu'un qui est "pris" : Be ngaDiimo jungo, "on lui a fait la main".

Ces complexes, mais universelles, hiérarchies du regard et de la parole sont en acte dans le rituel de la salutation, avec bien d'autres signifiants corporels, comme les positions respectives - accroupi ou debout - et l'affrontement à distance des paumes rougies au henné. Entre gens de statut égal, la salutation apporte l'apaisement d'un combat nul grâce au caractère réciproque des défis. Un duel est livré, où les armes sont toutes sortes de questions concernant les appartenances des individus en présence, auxquelles la même réponse stéréotypée défend à l'humeur du moment de révéler une faille dont pourrait profiter l'envie, toujours soupçonnée, de l'interlocuteur. Au contraire, ce "Tout va bien, merci !" propose une image de soi, pleine, résistante, fermée, qui ne laisse aucune prise à la parole, mais constitue une sorte de défi. Pour en neutraliser la portée, l'autre se soumet à son tour au même questionnaire.

(1) Le commun croit que les chefs passent la nuit à défaire les charmes qu'on leur a jeté pendant le jour.

(2) wolwa les Demngal

(3) Un proverbe dit : kɔ leggal ma Be Don wolwa ngal tum / ngal yooran sakko goDDo "Si on parle continuellement d'un arbre, il va sécher encore plus qu'une personne!"

Don et sorcellerie

L'un des fondements du narcissisme réside dans l'idée de toute-puissance. Une dépendance envers un terme extérieur sera ressentie comme vulnérante. Les déplacements de biens sans retour vers le donateur, créent un déséquilibre entre des parties de statut égal, générateur d'un danger que le donataire désamorce en retournant symboliquement au donateur une portion du don. Cette recherche de l'équilibre conduit à l'échange différé ou au prêt. Mais l'acte de donation peut être manqué - un refus opposé à une sollicitation -, créant à nouveau un déséquilibre qui expose les deux parties à de nouveaux dangers.

Les faits de sorcellerie (witchcraft) paraissent relever de cette situation. Très souvent, le déclencheur est un acte de donation manqué, un donateur éventuel opposant un refus aux sollicitations d'un donataire éventuel. La personne qui a refusé de faire le don, ou d'accéder au désir de l'autre, est alors "empoisonnée" par l'idée que le solliciteur va chercher à se venger, et ce qu'elle croit devenant vrai, déclare que son "double" (mbeelu) est dévoré par lui, qu'elle accuse d'être un "sorcier" (kaaramaajo). Ses troubles psychiques s'accompagnent de troubles organiques graves, qui peuvent mener jusqu'à la mort à moins d'une intervention rapide de contre-sorciers. La personne accusée de sorcellerie est préparée culturellement à accepter ce rôle, car on peut être sorcier sans le savoir. Le "dévoré" crée, par son attente, le "dévorateur". (1)

En sollicitant un don ou en le refusant, on court le risque extrême de devenir un sorcier ou un dévoré. Ces phénomènes appartiennent à la vie quotidienne. Il n'est pas de campement ou de village qui n'aient été le théâtre de ces drames, auxquels la vie moderne ne paraît apporter aucun apaisement.

Une technique éducative pour éviter l'envie

A propos du narcissisme, j'ai indiqué comment les parents inculquent à l'enfant munya, une technique pour lui faire endurer les humiliations inévitables.

semteende est une autre technique, mais pour les éviter, et faire dévier de sa personne toute agression provoquée par l'envie. Elle recouvre un champ complexe d'attitudes, puisqu'elle désigne aussi bien l'indifférence jouée par la mère envers son bébé en présence de tiers, que le respect dévotieux de l'enfant envers son père. Et pourtant, dans les énoncés : "la mère aime son enfant" et "l'enfant craint son père", on peut remplacer les deux prédicats par semtan, qui signifie "a de la semteende envers".

En présence de tiers, l'attitude absente de la jeune mère envers son bébé, pourtant son bien le plus précieux, est dictée par le souci de ne pas attirer l'attention sur lui. Elle ne lui ménagera pas ses caresses dans l'intimité de sa case. L'attitude dévotieuse de l'enfant vis-à-vis de son père est inspirée par le même souci. Dans le premier cas, l'enfant, prolongement très valorisé de la mère, peut faire l'objet de l'envie d'un tiers. Par sa réserve, la mère évite d'attirer le regard sur lui. Dans le deuxième cas, l'enfant, qui a conquis son statut de sujet, se met à l'abri, par sa réserve respectueuse, des agressions de son père. Il se ménage l'indulgence paternelle (2).

(1) Par la fureur des émotions mobilisées, le couple dévoré-dévorateur rend très probable une référence au schéma de l'agressivité de l'enfant au sein selon le modèle kleinien.

(2) enDam signifie à la fois "indulgence" et "lait maternel".

Derrière l'attitude de la mère vis-à-vis de son enfant, se profile l'attitude de l'adulte vis-à-vis de ses biens. Derrière l'attitude de l'enfant vis-à-vis de son père, se profile l'attitude de l'adulte vis-à-vis de ses supérieurs. On dira d'un arDo, chef d'une fraction de lignage, qu'il a de la semteende, si, malgré sa richesse et le pouvoir qui en découle, il se conduit sans faste excessif, n'écrase pas les autres de sa morgue, porte des vêtements simples, et sait ordonner en suggérant. Par cette attitude même, il protège sa personne "en vue" des atteintes de l'envie auxquelles son statut supérieur l'expose particulièrement.

L'envie et la barka

Un homme à qui la vie a réussi, qui a beaucoup d'enfants, de vaches et de puissance, devrait constituer une cible de prédilection pour l'envie. Mais c'est sa barka qui lui a procuré ces félicités, et la barka relève d'un savoir-faire, peut donc se transmettre par la connaissance. Elle possède comme telle une certaine valeur apotropaïque. Ce personnage aura beaucoup d'amis qui vivront à son contact en espérant attraper un peu plus que "la fumée du rôti", mais lui ne leur révélera pas ses secrets, car plus la "fortune" favorise de gens, plus son filet devient ténu.

La fonction protectrice des symboles phalliques

S'ils sont une manière d'exprimer une affirmation narcissique, les symboles phalliques contribuent en même temps à défendre le narcissisme contre l'envie.

Les signes qu'une femme grave sur ses calebasses protègent le récipient lui-même et son contenu, sa propriétaire, et par delà eux, le troupeau ou les champs qui ont fourni les produits contenus dans la calebasse, et toutes les appartenances de sa propriétaire, son époux, ses enfants, son groupe familial.

Au soro, en proposant à l'attention des autres une image phallique de lui-même, l'adolescent se met en position de résister aux atteintes de l'envie, théâtralement figurées par les coups de bâton.

La couleur rouge protège aussi de l'envie. Les femmes trempent leurs calebasses dans des teintures écarlates. Pieds et mains sont rougis au henné pour protéger leurs empreintes d'une éventuelle saisie ; pour protéger la paume dans l'affrontement de la salutation ; et la plante du pied dans son contact avec le sol, qui peut avoir été "charmé".

Lors de certaines joutes phénotypiques (geerewol), les danseurs s'enduisent le visage de peinture rouge pour recueillir, en dépit de l'envie, les lauriers auxquels ils ont droit. Les jeunes gens du soro se rougissent les dents pour protéger leur bouche et l'intérieur de leur corps des sorciers qui rôdent pendant la fête, et possèdent le pouvoir de "voir" les entrailles d'autrui.

Le rouge est la couleur du sang, liquide vital, et en cela, c'est une couleur phallique. La prédilection avec laquelle il est employé vient de ce qu'il peut être opposé en image à la couleur des yeux de l'envieux, réputés injectés de sang.

Conclusion

Cette idée-force de transmission patrimoniale, ce mode de fonctionnement psychique qu'est le narcissisme, ce type de relations interpersonnelles qu'est l'envie, sont des caractéristiques humaines, et non pas culturelles. On les retrouve selon des dosages variés dans la majorité des cultures africaines. J'ai simplement voulu montrer quel contenu spécifique leur donnaient les Peul, et comment elles forment chez eux une manière de système.

Après ce constat de présence, on pourrait se poser une question : "Pourquoi ? ". Cette recherche des commencements, il ne m'appartient pas de la mener. Les fondements de la barka, du narcissisme et de l'envie se situent dans un champ de recherche qui appartient à la fois aux historiens, toujours réduits aux hypothèses en ce qui concerne l'histoire des Peul, et aux psychanalystes, qui pourraient étudier comment le maternage est vécu dans ces sociétés.

-o-o-o-o-o-o-o-o-o-